

LA BIBLE EN RÉCITS

Université
de Lausanne (Suisse)
7-9 mars 2002

Programme

Jeudi 7 mars	dès 18h00	Accueil
	19h00	Apéritif de bienvenue
	20h15	D. Marguerat (Lausanne) : <i>L'exégèse biblique à l'heure du lecteur</i>
Vendredi 8 mars	09h00-12h00	Séminaires et ateliers
	13h30	J.L. Ska (Rome) : <i>Le récit biblique entre les histoires et l'histoire</i>
	15h00-17h30	Séminaires et ateliers
	18h00	R.A. Culpepper (Atlanta) : <i>Twenty years of Narrative Criticism of the Gospels : New Perspectives and Unresolved Issues</i>
	19h30	Apéritif
	20h00	Repas (sur inscription)
Samedi 9 mars	09h00-12h00	Séminaires et ateliers
	13h30	P. Bühler (Zurich) : <i>La mise en intrigue de l'interprète</i>
	15h00-17h00	Table ronde présidée par E. Cuvillier (Montpellier) : <i>Critique historique et analyse narrative</i>

Talon d'inscription à renvoyer avant le 1^{er} février 02 : Université de Lausanne – IRSB – Bâtiment Central – CH 1015 Lausanne

Nom : Prénom :

Adresse :
.....

Téléphone : Fax :

Courriel :

Paiement de la taxe d'inscription

- sur place : CHF 70 (EUR 46)
- **jusqu'au 1^{er} février 2002** : CHF 50 (EUR 33)

À verser sur le compte bancaire : BCV 710.09.14 (clearing 767/code Swift : BCVLCH2L) ou par

EUROCARD/MasterCard /Visa No Date d'expiration

Code CVV2 (trois derniers chiffres du bloc de sept figurant au verso de la carte).....

Nom et prénom :

Le Colloque de Lausanne 2002 veut être un lieu d'information et d'échange sur les potentialités de l'analyse narrative. La Bible et les textes apparentés (pseudépigraphes et apocryphes) se présentent comme un trésor immense d'histoires forgées au cours des temps; les outils qu'offre la narratologie permettent aujourd'hui d'en explorer la construction, d'exhumer la stratégie de ses narrateurs. Entre ce nouveau type de lecture et l'analyse historico-critique, les voies d'un nécessaire dialogue seront explorées.

Les *ateliers* regrouperont des exposés par livres bibliques.

Séminaires : Fiction et historiographie dans l'Ancien Testament
Commencer un évangile
Analyse narrative et histoire des textes
Narrateur omniscient et récit biblique
Discours et récits en Luc-Actes
Des récits qui engendrent d'autres récits
Narrativité et 4^e évangile
Utiliser la narration

Un *programme détaillé* vous parviendra ultérieurement.

Le Colloque de Lausanne 2002 est ouvert aux biblistes, exégètes, spécialistes de la littérature, théologiens, étudiants des Facultés de théologie, praticiens de l'étude biblique.

Le Colloque s'inscrit dans le cadre du *Réseau de recherche en analyse narrative des textes bibliques* (RRENAB) groupant l'Institut romand des sciences bibliques (Lausanne, Genève, Neuchâtel), la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, l'Institut protestant de théologie (Paris, Montpellier), la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris, le Centre Sèvres (Paris).

Organisation : Institut Romand des Sciences Bibliques (IRSB)
Université de Lausanne- Bâtiment central - CH 1015 Lausanne (Suisse)
Télécopie : ++ 41.21.692.27.35
Tél : ++ 41.21.692.27.30 (31)
Courriel : Colloque@irsb.unil.ch
<http://www.unil.ch/irsb/rrenab>

Hôtels

Jeunotel (CHF 53)

	Jeudi 7 mars	Vendredi 8 mars	Samedi 9 mars

Voyageurs*** (CHF 108)

Élite*** (CHF 110)

Régina*** (CHF 118)

Les prix s'entendent pour une chambre single, petit-déjeuner inclus.

Veillez indiquer 2 choix (XX pour votre premier choix, X pour le second).

Merci de vous inscrire le plus rapidement possible pour faciliter les réservations

Je m'inscris pour le repas du 8 mars 2002 (30 CHF/EUR 20)

Viande

Poisson

Végétarien

Conférences

Jeudi 7 mars, 20h15, salle 1129

Daniel Marguerat, Université de Lausanne

L'exégèse biblique à l'heure du lecteur

La montée de l'analyse narrative renforce, au sein de l'acte de lecture, un déplacement déjà engagé par la sémiotique : du pôle de l'auteur au pôle du lecteur. Ce changement est gros de promesses et de risques. La conférence en examinera quelques-uns : la recomposition des séquences, la stratégie du silence et des non-dits, l'entrelacs des intrigues, la construction du lecteur par le texte. Mais il ne s'agit pas de passer d'un tout-historique au tout-narratif : peut-on se passer de postuler une histoire des lecteurs premiers ?

Vendredi 8 mars, 13h30, salle 1129

Jean-Louis Ska, Institut biblique pontifical, Rome

Le récit biblique entre les histoires et l'histoire

Ces dernières années, l'analyse narrative s'est acquis droit de cité dans le monde de l'exégèse. Très souvent, et il faut s'en réjouir, elle est utilisée de pair avec d'autres méthodes. Dans cette brève présentation centrée sur les apports spécifiques de l'analyse narrative, je voudrais insister sur quelques points essentiels. Il est par exemple important, me semble-t-il, de définir plus exactement la « narration » comme telle pour la distinguer d'autres types de discours. À partir de cette définition et à l'aide de quelques exemples concrets (Gn 22,1-19 ; Ruth 2 ; Gn 38,1-30 ; Gn 37-50 ; Ex 1-15 ...), je parlerai surtout de la « voix du » narrateur, de la construction de la trame et des différentes façons d'organiser le « temps » à l'intérieur d'une narration.

Vendredi 8 mars, 18h00, salle 1129

R. Alan Culpepper, McAfee School of Theology, Atlanta

Twenty Years of Narrative Criticism of the Gospels : New Perspectives and Unresolved Issues

Vingt ans d'analyse narrative des évangiles : perspectives nouvelles et questions ouvertes¹

It is altogether fitting that this conference brings together French and English-speaking scholars because Narrative Criticism itself emerged from a blending of French and Anglo-American literary theory. After reviewing the development of narrative criticism with particular attention to its theoretical roots, I argue that although narrative criticism was the bridge to many other methods, its potential has not been exhausted : there is much yet to be done before its objectives are realized. As a contribution toward further narrative-critical research, the lecture will reconsider the relationship between narrative criticism and historical criticism, offer an analysis of the relationship between text and reader in narrative criticism and other current methodologies, and conclude with comments on the implications of narrative criticism for New Testament theology.

On ne peut que se réjouir que ce colloque réunisse des chercheurs francophones et anglophones, puisque l'analyse narrative elle-même a émergé d'un mélange de théories littéraires françaises et anglo-américaines. Après avoir passé en revue le développement de la narratologie – en particulier en lien avec ses racines théoriques – je soutiens que, même si l'analyse narrative a jeté un pont vers de nombreuses méthodes différentes, son potentiel n'a pas encore été épuisé : il y a encore beaucoup à faire avant que ses objectifs ne soient véritablement atteints. Dans le but de contribuer à l'avancement de la recherche en analyse narrative, cette conférence va reconsidérer la relation entre l'analyse narrative et l'exégèse historico-critique et offrir une étude du rapport entre texte et lecteur tel qu'il est présenté par l'analyse narrative et par d'autres méthodes actuelles. Ce parcours se terminera par des remarques sur les implications de l'analyse narrative pour la théologie du Nouveau Testament.

¹ La conférence sera donné en anglais ; résumé en français à disposition.

Samedi 9 mars, 13h30, salle 1129

Pierre Bühler, Université de Zürich

La mise en intrigue de l'interprète. Enjeux herméneutiques de la narrativité

Si la Bible est « en récits », qu'en est-il de l'interprète, par exemple de l'exégète en train d'écrire son commentaire, ou d'un pasteur en train de préparer sa prédication ? Doit-il être lui aussi « en récits » ? Conformément aux trois temps de la *mimesis* chez Ricœur, l'effet pragmatique d'un récit est d'entraîner le lecteur dans le monde du texte, pour lui faire découvrir des identités narratives qu'il pourra ensuite mettre à l'épreuve dans les intrigues de sa vie.

Qu'en est-il de ce travail de *mimesis* dans le processus d'interprétation, et quel rôle y joue-t-il ? L'interprète se situe-t-il en dehors, pour observer comment le récit fonctionne ? Ou doit-il, pour bien interpréter, accomplir tous les mouvements mimétiques du lecteur ? Y a-t-il un sens à parler d'une « mise en intrigue » de l'interprète ?

Pour le dire métaphoriquement : un commentaire sur les paraboles serait-il lui aussi un champ dans lequel on pourrait, le labourant, tomber inopinément sur un trésor ? Ou une prédication sur Jonas pourrait-elle être l'occasion inattendue de séjourner trois jours et trois nuits dans les entrailles du grand poisson ? Peut-être alors les lecteurs de commentaires et les auditeurs de prédications devraient-ils moins chercher leur identité narrative du côté d'Actes 20, 9.

Samedi 9 mars, 15h00, salle 1129

Table ronde

Critique historique et analyse narrative

Élian Cuvillier, président, Institut protestant de théologie, Montpellier

Participants : Yves-Marie Blanchard, *Institut catholique de Paris* ; Andreas Dettwiler, *Université de Neuchâtel* ; Camille Focant, *Université catholique de Louvain-la-Neuve*

L'émergence des lectures narratives a ébranlé les certitudes de certains quant au bien-fondé du questionnement historique en exégèse. Le risque est qu'aujourd'hui, à une période de domination sans partage de la méthode historico-critique succède une période de rejet qui serait dommageable pour la compréhension de la nature même du texte biblique comme produit d'une histoire. L'intérêt grandissant pour la narratologie contraint la méthode historico-critique à mieux cerner son propos, ses objectifs et ses procédures. Plutôt que d'opposer les méthodes, les participants de cette table ronde se proposent de penser les conditions d'une articulation possible de la narratologie et de la démarche historico-critique traditionnelle, sous différents points de vue : épistémologie, place du questionnement historique, interdisciplinarité, enjeux théologiques, pédagogie de l'enseignement de l'exégèse, etc.

Séminaire 1

Fiction et historiographie dans l'Ancien Testament

Samedi 9 mars, 9h00-12h00, salle 2013

André Wénin, président, Université catholique de Louvain-la-Neuve

La visée des travaux de ce séminaire est de mettre en évidence, à partir de l'histoire de David en 1 et 2 Samuel, différentes manières dont la fiction investit l'historiographie biblique et l'effet ainsi créé. Deux façons de prendre le problème devraient se rencontrer : comment l'exégèse historico-critique envisage la présence de fiction dans l'écriture de l'histoire ? Et comment la narratologie peut rendre compte du fait que les récits qu'ils lisent comme une littérature de fiction ont, dans le chef de leurs auteurs, une prétention historiographique.

Pierre Gibert, Faculté de théologie de Lyon

Fictions, « objets de légendes » (dictons ...) et propos historien en 1 S 8-10

Le repérage de genres littéraires différents, de motifs de contes et d'« objets de légendes » dans ces récits d'un moment « historique », l'institution de la monarchie, oblige à dépasser le simple constat pour saisir l'intelligence rédactionnelle, c'est-à-dire « historienne » d'un projet à la fois de mémoire et d'intelligence d'un important commencement. Quelle part de projet historien et de vérité historique surgit-elle de ce *melting pot* d'intelligibilités diverses ?

Jacques Vermeylen, Facultés de théologie de Lille et Bruxelles

Quand David épargne deux fois Saül (1 S 24 et 26)

À deux reprises, David tient son ennemi Saül à sa merci, et chaque fois il l'épargne. Les deux récits relèvent sans doute l'un comme l'autre de la fiction. Ils ont une série de points communs, mais comportent aussi des leçons assez différentes ; la comparaison montre par quels procédés un même scénario peut être mis au service de causes tantôt politique et tantôt théologique. Le phénomène du doublet prend des sens différents selon la manière dont lecteur aborde le texte.

André Wénin, *Université catholique de Louvain-la-Neuve*

Le rôle de la fiction dans l'histoire de David (2 S 12)

Dans le récit qu'il fait de l'histoire de David, le narrateur illustre à plusieurs reprises le pouvoir de la fiction : dans certaines conditions, montre-t-il, elle est à même d'infléchir le cours des événements (voir p. ex. 2 S 12,1-7 ; 13,1-7 ; 14,1-21). En lisant le premier de ces récits, qui commence par la mal nommée « parabole » de Nathan, je tenterai d'explorer la relation complexe entre histoire et fiction, entre fiction et écriture de l'histoire.

Jean-Marie Carrière, *Centre Sèvres, Paris*

La révolte d'Absalom : intrigue et intention historique

Au cœur de l'Histoire de la Succession de David, le compte rendu de la révolte d'Absalom (2 S 15-20) relève tout autant d'une intention historique que d'une intrigue, ce qui la rapproche du récit de fiction. Considérés de ces deux points de vue, ces six chapitres permettront de vérifier, avec les adaptations nécessaires, la thèse de Ricœur selon laquelle l'histoire et la fiction ne concrétisent chacune leur intention respective qu'en empruntant à l'intention de l'autre.

Séminaire 2

Analyse narrative et histoire des textes

Vendredi 8 mars, 9h00-12h00, salle 2013

Jean-Daniel Macchi, président, Université de Genève

Ce séminaire rassemble des contributeurs issus de l'école historico-critique. À partir de travaux abordant des thèmes classiques de l'exégèse vétérotestamentaire, on posera la question du rapport et du dialogue possible entre l'analyse historique et la démarche de type narratologique. On pourrait formuler deux hypothèses de travail. La première serait que la critique historique gagnerait à prendre en compte - plus qu'elle ne le fait parfois - le fonctionnement et la cohérence des récits étudiés à l'aide de procédures synchroniques. La seconde serait que les approches de type narratifs ne pourraient totalement éviter de se poser la question du passé historique des textes, sans risquer de passer à côté de données textuelles nécessaires à l'interprétation.

Olivier Artus, Institut catholique de Paris

Enjeux historico-critiques d'une analyse narrative du cycle de Jacob

Le cycle de Jacob est un ensemble littéraire dont une analyse structurale classique parvient difficilement à manifester l'unité. En particulier, les chapitres 26 et 34 semblent relativement étrangers à la thématique inaugurée en Gn 25,19. Un tel constat conduit beaucoup d'auteurs à aborder ce texte selon une approche avant tout diachronique. Pourtant, les difficultés mêmes rencontrées par une analyse structurale classique peuvent également constituer une invitation à tenter une analyse narrative de ce grand ensemble littéraire.

Une telle analyse permet de manifester, nous semble-t-il, l'unité du « cycle de Jacob », dont les différentes sections sont « fédérées » par une unique intrigue : l'histoire de la conversion de Jacob, de son accession au statut de croyant et de chef investi par Dieu lui-même et reconnu par son clan. Quoiqu'il en soit des nombreuses lectures du récit (en particulier sacerdotales) il semble séduisant d'attribuer une telle intrigue aux milieux favorables à la monarchie, avant l'exil, en Juda.

Une telle vision du personnage de Jacob – très valorisante – contredit en tout cas terme à terme l'approche qu'en propose Osée 12.

Ainsi, les différentes traditions concernant Jacob, et regroupées en Gn 25-36 semblent avoir été unifiées avant l'exil par une unique intrigue narrative, dont la fonction serait de proposer une lecture de la figure de Jacob cohérente avec la Théologie royale de Juda. Une telle conclusion est, bien entendu, sujette à débat. Elle manifeste la pertinence de la lecture narrative des récits bibliques dans le cadre même d'une enquête historico-critique.

Thomas Römer, *Université de Lausanne*

La thématique de l'Exode dans les récits patriarcaux

Les « holistic readings » du Pentateuque font souvent du livre de la Genèse une sorte de prologue à la grande narration de la libération commençant dans le livre de l'Exode. On peut cependant montrer que certains textes de Gn 12-50 reprennent des thèmes des récits de l'Exode d'une manière critique, voire polémique. Certains récits patriarcaux (Gn 12,10-20 ; 16 ; l'histoire de Joseph) sont à comprendre comme une « réponse libérale » à la théologie de la narration exodique officielle.

Christophe Nihan, *Université de Lausanne*

L'historiographie sacerdotale, comme réplique au récit deutéronomiste des origines. Quelques remarques sur la "bibliothèque" de P

Les travaux récents ont souligné la complexité *littéraire* de l'écrit sacerdotal (P), qui ne se laisse analyser ni comme une simple rédaction, ni comme un document entièrement indépendant. On défendra ici l'hypothèse que ce statut textuel spécifique doit être compris en fonction des autres écrits dont P présuppose l'existence et auxquels il réagit – autrement dit, en fonction de l'*intertexte* de l'écrit sacerdotal primitif. De ce point de vue, la soi-disant historiographie sacerdotale apparaît essentiellement comme une réplique à l'histoire deutéronomiste dont elle cherche à corriger le nationalisme naïf en réécrivant l'histoire des origines d'Israël. Cette conclusion permet notamment de mieux apprécier le rapport complexe entre « mythe » et « histoire » chez P.

Albert de Pury, *Université de Genève*

La Visite de la Reine de Saba (1 Rois 10,1-13 ; 2 Chroniques 9,1-12). L'analyse narrative peut-elle se dispenser de poser la question de l'histoire de la tradition ?

En 1 Rois 3-11, Salomon est stylisé comme le roi idéal. Le récit de son règne se trouve agrémenté d'une série d'épisodes relevant de ce qu'il faut bien appeler le « kitsch » royal. Tout chez Salomon devient « proverbial » : sa sagesse, son érudition, sa richesse, ses femmes, etc. La visite de la Reine de Saba – décrite en 1 Rois 10, amplifiée encore en 2 Chroniques 1 et 9 – entre tout à fait dans ce schéma. Peut-on comprendre cet épisode sans chercher à savoir à quelle époque et dans quel contexte il a été composé et quels pourraient avoir été l'origine et le cheminement de la tradition qu'il nous transmet ?

Jean-Daniel Macchi, *Université de Genève*

Les livres d'Esther. Évaluation littéraire et approche narrative

Le livre d'Esther nous est parvenu sous trois formes textuelles très différentes (TM, TA, LXX). Ces trois formes témoignent d'un long processus historique. Tant le TM que le texte grec de la LXX témoignent d'une volonté de relire et corriger les personnages et l'intrigue du récit. Cette contribution vise à étudier comment sont construites les trois narrations d'Esther afin de mieux comprendre le processus historico-littéraire dont elles sont le fruit. La question de la fin de la narration (ch. 8-10 TM) et celle des différentes caractéristiques du personnage d'Esther seront traitées.

Séminaire 3

Le narrateur dans tous ses états

Vendredi 8 mars, 15h00-17h30, salle 2055

Jean-Pierre Sonnet, président, Institut d'Études théologiques d'Etterbeek

Le séminaire se propose d'envisager la problématique du narrateur omniscient à partir de notre modernité littéraire et philosophique. Le recours que fait la narration biblique à un narrateur omniscient, garant de la « vérité » dans l'économie du récit, disqualifie-t-il ce récit aux yeux des lecteurs modernes que nous sommes, convertis au discours des limites depuis Kant, Flaubert, Joyce et James ? En quoi, par contre, notre sensibilité littéraire, formée par le roman moderne et contemporain, nous permet-elle de faire jouer la narration biblique dans le concert de ses points de vues (et donc des points de vues limités des personnages humains) ?

Jean-Pierre Sonnet, Institut d'Études théologiques d'Etterbeek

Le modèle de la narration omnisciente est-il encore crédible dans notre (post)-modernité littéraire et philosophique ?

Le récit biblique, sauf exception, met en jeu un narrateur omniscient, dont l'omniscience est alignée sur celle de Dieu. Voilà un modèle, littéraire et théologique, apparemment congédié par la modernité littéraire et philosophique. Depuis un tournant à la fois kantien et phénoménologique (illustré par Flaubert, Proust, James et Joyce), cette modernité manifeste une préférence décidée pour la narration limitée, envisagée à partir du personnage. Au lecteur moderne qui consent à la lire de plus près, la Bible réserve néanmoins quelques surprises (dans la « réticence » du narrateur, la place du point de vue du personnage, etc.). C'est donc l'étonnante « modernité » de l'art biblique de raconter qui sera ici illustrée.

Jean-Louis Ska, Institut biblique pontifical, Rome

Un narrateur ou des narrateurs ?

Un des problèmes qui se pose immédiatement lorsque l'exégète confronte la méthode historico-critique et la méthode narrative est celui du « narrateur ». La méthode historico-critique démontre que de nombreux textes bibliques ont eu plusieurs auteurs, soit parce que ces textes proviennent de sources différentes ou parce qu'ils ont été réélaborés par des « rédacteurs ». De son côté, la méthode narrative parle du « narrateur » qu'elle distingue soigneusement de « l'auteur ». Qu'en est-il toutefois de textes que la critique considère comme composites, tels que Gn 6-9 (le déluge), Gn 37 (Joseph vendu ou enlevé), Ex 14 (miracle près de la mer ou traversée de la mer), Ex 24,1-11 (le repas sur la montagne et

l'alliance au pied de la montagne), Nb 22,1-40 (la mission de Balaam) ? Faut-il postuler la présence d'un ou de plusieurs « narrateurs » dans ces récits ?

Françoise Mies, *Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur*

La « vie antérieure » de Job : Jb 1,1-5 et Jb 29-31

Le livre de Job est constitué principalement par des discours, encadrés par un cadre en prose. Celui-ci a déjà fait l'objet d'études narratives.

Je voudrais pour ma part étudier « la vie antérieure » de Job, telle que la décrit de manière narrative le prologue (1,1-5), et telle que Job la décrit lui-même dans son dernier monologue (29-31), principalement aux chapitres 29 et 31. Hormis 16,12, c'est effectivement le seul endroit où Job parle de sa « vie antérieure » à la césure temporelle que constitue pour lui l'avalanche des catastrophes (1,13-19 ; 2,7b). Au-delà des différents procédés littéraires mis en œuvre dans un récit et un discours autobiographique, je comparerai le sens des deux sections et leur inscription respective dans la temporalité, et je tenterai de répondre à la question suivante : Job pourrait-il se reconnaître dans le portrait qu'en brosse le narrateur du prologue ?

Pierre Létourneau, *Université de Montréal*

Le narrateur-témoin de l'évangile johannique

Après un survol des principales caractéristiques du narrateur de l'évangile de Jean, nous nous attarderons plus spécifiquement au statut de cette instance narrative. Si le narrateur se laisse percevoir comme témoin, il ne s'agit pas d'un témoin conventionnel, et sa fonction s'apparente plus à celle du Fils de l'homme qu'à celle d'un historien.

Séminaire 4

Commencer un évangile

Vendredi 8 mars, 9h00-12h00, salle 2055

Camille Focant, président, Université catholique de Louvain-la-Neuve

Comment commence chacun des quatre évangiles : prologue, incipit, réflexion sur les objectifs... ? Quelle est la fonction de chacun de ces commencements ? En quoi se ressemblent-ils et en quoi divergent-ils ? Comment chaque fois le lecteur est-il assisté pour passer de son temps quotidien au temps du récit ? Quel effet chaque commencement produit-il sur le lecteur ? En quoi fixe-t-il le cadre herméneutique dans lequel l'œuvre doit être lue ? Telles sont quelques-unes des questions qui seront abordées pour chaque évangile.

Jean Miler, Centre Sèvres, Paris

Au seuil de la rencontre d'Israël et des nations

Comme il en va de tout récit, le commencement de l'évangile de Matthieu est un seuil où peut se nouer un pacte de lecture entre narrateur et lecteur. L'enjeu est donc d'importance. Sur ce seuil, le lecteur est invité à faire un pas, à se disposer à lire la suite et à reconnaître la transformation que le récit opérera.

L'exposé s'efforcera de mettre en valeur la fonction de l'ouverture de l'évangile de Matthieu et abordera plusieurs questions cruciales : Où prend fin l'ouverture de l'évangile dont l'incipit « Livre de la genèse de Jésus, Christ... » marque clairement le début ? Pourquoi le narrateur situe-t-il d'emblée la « genèse » de Jésus dans un espace-temps juif ? Quelle est la fonction des citations d'accomplissement à l'aide desquelles le narrateur commente le récit qu'il fait de la vie de Jésus ? Et, de ce fait, quel genre de récit construit-il ? Ces questions conduiront à examiner la fameuse « inclusion matthéenne » (Mt 1,23 et 28,20) et à faire apparaître comment la fin du récit travaille son commencement.

Camille Focant, Université catholique de Louvain-la-Neuve

Nature et limites du prologue de l'évangile de Marc

L'exposé tentera d'abord de préciser de quel type est le commencement de l'évangile de Marc, à savoir un prologue dramatique. Il s'agira ensuite de préciser les limites de ce prologue et de défendre l'hypothèse des v. 1-13 (les v. 14-15 constituant une charnière avec le début du récit proprement dit). Enfin, une compréhension sera proposée du rôle du v. 1 comme commencement et du v. 13 comme fin du prologue. La question de la fonction du prologue sera traitée plus spécifiquement par Y. Bourquin.

Yvan Bourquin, Université de Lausanne

Polyvalence marcienne et fonction du prologue

L'exposé abordera une double question : 1) la fonction du prologue de l'évangile selon Marc ; 2) son effet sur le lecteur. La fonction sera étudiée sous les angles interactionnel (processus de communication), intertextuel (nature des réminiscences) et intratextuel (création de l'univers narratif). Dans l'examen de l'effet sur le lecteur, l'accent portera sur le caractère polyvalent de la rhétorique marcienne, sur le lien qui s'instaure entre la « mise en récit » et le développement de l'intrigue, ainsi que sur le type de théologie sous-jacent à cette option rhétorique.

Pierre Létourneau, *Université de Montréal*

Quand la Parole devient récit, et vice-versa

L'auteur du troisième évangile canonique a pourvu son texte d'une préface dans laquelle il présente au destinataire de l'œuvre son projet d'écriture, son but, ses sources, sa méthode. Nous décrirons d'abord cette préface au plan narratif, pour ensuite tenter d'en dégager la portée rhétorique (pragmatique narrative). Nous nous intéresserons enfin à l'impact théologique de cette prétention du narrateur-écrivain à faire œuvre d'historien.

Jean-Marie Sevrin, *Université catholique de Louvain-la-Neuve*

Prologue et ouverture du quatrième évangile

Où le quatrième évangile finit-il de commencer ? À côté du prologue discursif (Jn 1,1-18) à la fin duquel on pourrait être tenté de s'arrêter, deux séquences paraissent, elles aussi, avoir une fonction de présentation et de programmation : celle qui concerne le témoignage de Jean (Jn 1,19-34) et celle qui concerne les premières expressions de foi tâtonnantes des disciples, surplombées et dépassées par la parole de Jésus sur le Fils de l'homme (Jn, 1,35-51) ; après quoi seulement vient le commencement des signes. On considérera donc l'ensemble de Jn 1,1-51 comme ouverture de l'évangile, en explorant la manière dont le discours et la narration préparent le lecteur à aborder ce texte.

Séminaire 5

Discours et récit en Luc-Actes

Vendredi 8 mars, 15h00-17h30, salle 2013

Daniel Marguerat, président, Université de Lausanne

Le discours est un lieu d'extrême ralentissement du récit. Simultanément, c'est là que le narrateur s'adresse le plus directement au lecteur via la parole rapportée. Le récit n'est-il qu'interrompu par le discours ? Comment discours et récit se tricotent-ils ? À la différence de Marc où la parole est fragmentée, ou de Matthieu qui regroupe en blocs séparés discours et récit, Luc entrelace l'un et l'autre. À lire l'évangile et les Actes, il semble que le discours agisse sur le récit autant que le récit sur le discours. Dans la rhétorique narrative de Luc, une originalité se profile ici, que le séminaire se propose d'explorer.

Daniel Gerber, Université de Strasbourg

Le Magnificat, le Benedictus, le Gloria et le Nunc dimittis, quatre hymnes en réseau pour une introduction en surimpression à Luc-Actes

L'exposé que je propose voudrait prolonger le travail préparatoire et stimulant de Norbert Lohfink qui, dans un article paru en 1994 sous le titre « Die Lieder in der Kindheitsgeschichte bei Lukas », s'intéresse non seulement à la manière dont chacun des quatre hymnes lucaniens (Lc 1,46-55 ; 1,68-79 ; 2,14 ; 2,29-32) a été intégré (*eingebettet*) à la narration, mais s'emploie encore à repérer les principaux signaux révélateurs, selon lui, d'une connexion (*Verkettung*) voulue entre ces textes, ce qui laisserait supposer qu'ils véhiculent un programme de lecture partiellement propre.

Je me fixe donc en premier lieu de préciser la fonction de ces quatre hymnes dans le cadre plus limité du « commencement narratif » (Lc 1-2) de l'œuvre à Théophile, en les prenant d'abord séparément puis en réseau. J'illustrerai ensuite, en me limitant à un exemple par hymne, comment Luc cherche, dès les chapitres liminaires, à focaliser l'attention du lecteur sur plusieurs traits saillants de son projet théologique. Enfin, je m'interrogerai quant au fait de concentrer quatre cantiques dans l'introduction à une narration qui n'en contient pas d'autres avant de conclure à une intention calculée de créer, ce faisant, une entrée complémentaire et en surimpression dans le récit.

Claire Clivaz, *Université de Lausanne*

Quand le récit fait parler le discours : les interactions entre discours et récit en Luc 22,1-62

Le récit de la Cène dans l'évangile de Luc a toujours intrigué les exégètes par le long discours qui l'accompagne, volontiers qualifié de discours d'adieu (cf. Lc 22,25-38). La recherche a souvent extrapolé la figure des disciples lucaniens à partir de certains versets de ce discours, notamment Lc 22,28-30. La lecture narratologique invite à reprendre à nouveaux frais la figure des disciples en Lc 22, en ce qu'elle permet de prendre en compte la dynamique qui s'opère entre récit et discours. Les interactions entre discours et récit se laissent percevoir aussi bien dans le micro-récit (par exemple Lc 22,7-13) que dans la séquence narrative Lc 22,1-62.

Odile Flichy, *Centre Sèvres, Paris*

Histoire racontée, parole rapportée : les trois récits de la conversion de Paul

Réitérant le récit fait par le narrateur en Ac 9, les paroles de Paul en Ac 22 et 26 sont autant de sollicitations pour la mémoire du lecteur. Identifiées comme éléments déjà connus ou accueillies comme données nouvelles, elles enclenchent un processus de comparaison qui a pour enjeu la cohérence même du récit lucanien.

Cette cohérence s'enracine dans l'interaction entre récit et discours : après avoir lui-même raconté l'événement inouï du « retournement » de l'ennemi des chrétiens, Luc s'efface derrière la figure de l'Apôtre pour se mettre, avec son lecteur, à son écoute. Véritable herméneute de la situation de rupture entre juifs et chrétiens (Ac 22) et témoin à charge du refus d'Israël à l'égard du Ressuscité, Paul est en effet, aux yeux du narrateur, celui qui vient ouvrir, pour les destinataires de son récit, le sens de leur propre histoire.

Daniel Marguerat, *Université de Lausanne*

Le discours, lieu de (re)lecture du récit (Ac 2 et 26)

À partir du premier discours des Actes (2,14-41 : Pierre à la Pentecôte) et du dernier (Ac 26 : Paul devant Agrippa), on observera l'interaction discours/récit dans l'œuvre de Luc. Sur le plan du déroulement du récit, le discours investit les événements d'un sens et les rapporte à l'intrigue du macro-récit. Dans une perspective pragmatique, le discours énonce un point de vue qui induit la (re)lecture de l'histoire racontée. Au final, le discours apparaît comme le lieu favori du narrateur pour travailler le sens et conduire la réception de son récit.

Séminaire 6

Des récits engendrant d'autres récits

Samedi 9 mars, 9h00-12h00, salle 5021

Jean-Daniel Kaestli, président, Université de Lausanne

Le séminaire a pour champ la littérature apocryphe comprise dans un sens large. Il se propose de confronter l'étude des récits apocryphes avec les outils de l'analyse narrative et de réfléchir au phénomène de l'hypertextualité (G. Genette). Quels types de transformations le récit second (« apocryphe ») apporte-t-il au récit premier ? Quels effets de sens ces transformations cherchent-elles à produire sur le lecteur ? Le passage d'un récit à l'autre sera abordé à partir d'exemples divers : de l'histoire du roi Asa de Juda à sa reprise musulmane ; du récit canonique de la passion à l'Évangile de Nicodème ou au Livre du Coq éthiopien ; de l'intrigue de reconnaissance du roman antique à celle du roman pseudo-clémentin.

Jean-Louis Déclais, Centre Diocésain d'Oran

La guerre de Zarh l'Indien contre Asa, roi de Jérusalem. Un récit musulman de Wahb ibn Munabbih

Il s'agit d'un texte composé par Wahb b. Munabbih le Yéménite (± 650-730 de notre ère) et conservé dans l'*Histoire des Nations et des Rois* de Tabari (m. 923). On dispose en français de la traduction par Zotenberg (19^e siècle) de l'adaptation en persan réalisée peu après la mort de Tabari (cf. Tabari, *De Salomon à la chute des Sassanides*, Sindbad, 1984, p. 44-53). Mais je proposerais bien sûr la traduction du texte arabe lui-même. Cela fait un récit assez conséquent (environ 5700 mots).

Entre 1 R 15,9-24 et 2 Ch 14-16, le récit sur le roi Asa avait déjà connu une amplification considérable. Il peut être intéressant de voir comment, un millénaire après la rédaction de *Chroniques*, le récit de Wahb prolonge cette trajectoire, autrement dit comment il fait pour son époque et son milieu musulman ce que la rédaction de *Chroniques* avait déjà fait en son temps : adapter les récits du passé aux préoccupations et aux convictions du présent.

Rémi Gounelle, *Université de Lausanne*

Évangile de Nicodème et évangiles canoniques

Les évangiles canoniques ont joué un rôle important dans l'histoire de l'*Évangile* apocryphe de *Nicodème* (ou *Actes de Pilate*). Dans la version grecque ancienne, le récit du procès de Jésus (ch. 1-9) repose sur une trame dialogique en grande partie héritée de l'*Évangile de Jean*. En y intégrant des éléments venant des synoptiques, les rédacteurs des formes byzantines ont provoqué une transmodalisation partielle (pour parler comme Genette). Ce faisant, ils ont (consciemment ?) voilé le jeu herméneutique sur lequel reposait le récit et, en conséquence, ont considérablement modifié la posture du lecteur. Dans la forme ancienne du texte, le narrateur vise un public qui ne lui est pas d'emblée acquis, et l'intègre dans ses jeux interprétatifs pour l'amener à se rallier à ses opinions. Dans les formes byzantines, le narrateur définit d'emblée son audience de façon très précise et fermée : il ne vise plus à la transformer, mais à la conforter dans son interprétation des récits évangéliques.

Pierluigi Piovanelli, *Université d'Ottawa*

D'un récit de la Passion à l'autre : de la quête d'un sens théologique à la recherche d'un effet dramatique

Dans un premier temps, je présenterai quelques hypothèses récentes au sujet de la toute première mise en forme d'un récit de la Passion dans les années 40 de notre ère (H. Koester, G. Theissen, M. Sawicki, J.D. Crossan). Je testerai la pertinence de ces propositions en me basant sur une relecture narrative de Marc 14-16 avec le concours éventuel des passages parallèles chez Matthieu, Luc, Jean et Pierre. Je m'efforcerai de faire ressortir les effets de sens recherchés et d'indiquer les causes probables de ces choix.

Dans un deuxième temps, je présenterai cette véritable harmonie de la Passion qu'est le Livre du Coq. Il s'agira d'abord de lever le voile sur un texte tout à fait inédit et de commencer à le situer sur la carte de la littérature apocryphe chrétienne ancienne. Là aussi, je procèderai à un essai d'analyse narrative et d'interprétation historique.

Dans les conclusions, je dresserai le bilan de l'évolution narrative des récits de la Passion, depuis les origines jusqu'à leurs réécritures apocryphes tardives.

Frédéric Amsler, *Université de Genève*

Les Reconnaissances du Pseudo-Clément comme catéchèse romanesque

La recherche sur les Pseudo-clémentines (Reconnaissances et Homélie) est largement dominée par la critique des sources. La longueur inhabituelle de ces deux textes, l'importance des passages qui leur sont communs et la présence au sein de chaque texte de sections distinctes du point de vue formel et théologique ne pouvaient qu'encourager de telles enquêtes. Il est néanmoins indubitable que, dans leur état final, ces deux textes témoignent d'un effort de cohérence littéraire remarquable. Or, le travail du ou des rédacteurs des Pseudo-clémentines n'a guère été étudié et encore moins indépendamment d'une Quellenforschung.

En nous appuyant sur le programme narratif présenté dès le début du livre I, nous tenterons donc de démontrer que la principale stratégie narrative unifiante qu'utilise l'auteur implicite des Reconnaissances est d'ordre didactique. Pour relever le défi de la sauvegarde du caractère vivant et concret de l'enseignement à transmettre, l'auteur du premier « roman » chrétien va recourir aux ressorts de la fiction autobiographique et du genre romanesque.

Séminaire 7

Des récits comme théo-logie

Samedi 9 mars, 9h00-12h00, salle 2055

Élisabeth Parmentier, présidente, Université de Strasbourg

Le projet de ce séminaire est d'interroger sur les possibilités de proclamer l'Évangile du salut sous forme de récits (bibliques, historiques, personnels, théologiques). La thèse sous-jacente à ces réflexions est l'affirmation que si dans la Bible les récits sont « théo-logie », langage pour dire Dieu, comme le montre l'exégèse narrative, la théologie devrait pouvoir aussi être traduite en récits. Si ceci n'a plus à être prouvé lorsqu'il s'agit d'auditeurs d'enfants et de vieillards, qu'en est-il lorsque l'on veut s'adresser à des adultes ? Quels genres de récits pourrait-on raconter aux adultes en quête spirituelle ? Et comment raconter ? Selon quels critères ces histoires seraient-elles « chrétiennes » ? Notre séminaire partira de récits préparés par les intervenants, destinés à montrer les enjeux de la transmission narrative de la théologie chrétienne.

Martine Millet, Paris

L'articulation identification-appropriation

Ma première étape passe par le récit comme offre d'identification à un ou des personnages bibliques, qui permet d'établir un lien avec la vie de l'auditeur. La seconde consiste à remarquer les projections que manifeste cette identification, ainsi que les images de Dieu et du monde qu'elle véhicule. La troisième questionne la possibilité d'appropriation par l'auditeur de ce que le *texte* souhaite transmettre.

**Richard Gossin, Pasteur responsable du Service Communication des Églises
Protestantes d'Alsace et de Moselle**

Raconter un non-récit

Le conteur puise principalement son inspiration dans le vivier abondant des récits. Mais parmi les genres littéraires bibliques, il est des textes qui ne présentent pas de structure narrative. Ce sont des prescriptions légales ou rituelles des hymnes, des discours prophétiques ou théologiques. Le conteur doit-il les écarter ? Je pense que non.

Les textes de prescription présentent des dispositions légales et rituelles. Comment « mettre en scène » les nombreuses prescriptions rituelles que l'on trouve dans le livre du Deutéronome ou les principes moraux édictés par les lettres de l'apôtre Paul concernant les relations familiales ou sociales ? Les discours thématiques impressionnent le lecteur par leur fougue ou par l'émotion qu'ils dégagent ou par la rigueur de leur pensée théologique. Mais ils découragent le conteur par leur apparente intemporalité. Les textes poétiques séduisent par leur beauté. Mais comment les raconter sans être en-deçà de leur puissance poétique ?

Il est possible, malgré ces grandes difficultés, de construire un récit à partir d'un texte qui ne présente pas de structure narrative. Pour une bonne raison : les textes bibliques s'insèrent toujours dans une histoire. La Bible est une confession de la foi plurielle, individuelle ou collective. Cette confession de foi rend compte de l'histoire mouvementée des relations entre un peuple et son Dieu. Une histoire démultipliée dans des milliers d'expériences de foi et enchâssée dans la grande histoire de l'humanité. Je me propose donc de démontrer concrètement comment le conteur peut bâtir une trame narrative pour rendre justice à ces genres littéraires.

Pierre Prigent, *Faculté de théologie de Lyon*

L'exégèse narrative, providence du conteur

Dans la Bible, de nombreux textes semblent décourager toute tentative de transposition narrative. Les méthodes de l'analyse narrative peuvent cependant parfois permettre de discerner clairement l'histoire dans laquelle s'inscrivent pareils textes, et le conteur retrouve la possibilité de raconter. Un exemple de récit sera proposé à partir des Lettres de l'Apocalypse.

François Brossier, *Institut catholique de Paris*

Analyse narrative et catéchèse

Les catéchètes sont souvent pris entre deux feux : d'une part, ils ont mission de faire mémoire des événements fondateurs, d'autre part, ils ont conscience que les récits qui en sont faits ne sont pas à prendre comme des reportages anecdotiques. L'analyse historico-critique permet de s'interroger sur le milieu d'origine des récits, sur l'histoire de leur rédaction, sur les genres littéraires utilisés mais elle laisse le catéchète avec ses problèmes de communication. L'analyse narrative permet de redonner sa juste place aux récits bibliques non comme miroir de la réalité factuelle mais comme objets de communication. Elle devrait permettre à la catéchèse de mieux situer la place des récits dans la communication de la foi.

Élisabeth Parmentier, *Université de Strasbourg*

Raconter le péché à la lumière de la grâce

La question du péché et du mal constituant l'un des enjeux centraux de la tradition chrétienne. Raconter le péché dominé par la grâce, plutôt que de chercher à l'exposer par une analyse dogmatique devrait, comme dans de nombreux textes bibliques (ex : Gn 4,1-16, Rm 7,14-8,4), prendre la forme d'un « récit performatif » montrant, dans la mise en mots de l'expérience, en même temps le retournement et l'évolution vers une victoire espérée.

Atelier 1 : Tora (Pentateuque)

Samedi 9 mars, 10h00-11h30, salle 5033

Albert de Pury, président, Université de Genève

Dany Nocquet, *Université de Lille* – 10h00

La mort des grands personnages dans le Pentateuque

Si le Pentateuque évoque la mort de nombreux hommes et femmes au cours de la longue histoire des origines d'Israël, il s'attarde à raconter plus longuement quelques-unes de ces morts, celle d'Abraham (Gn 25), de Jacob et de Joseph (Gn 49-50), d'Aaron (Nb 20) et de Moïse (Dt 34).

Dans un premier temps, l'exposé tente de saisir les intentions narratives différenciées de ces récits dans leurs contextes proches.

Dans un deuxième temps, les liens et les différences entre les présentations de la fin des grands personnages seront étudiés ; l'exposé s'attachera alors plus spécifiquement aux récits de Gn 50 et de Dt 34 pour saisir la stratégie d'écriture qui les sous-tend et leur fonction narrative au sein de l'histoire du Pentateuque dans son état final.

Thomas Naef, *Université de Lausanne* – 10h30

Das Neben- und Ineinander von Erzählung und Gesetz – dargestellt am Beispiel von Levitikus 24,10-23

Das sog. Heiligkeitsgesetz (HG) in Lev 17-26 vereinigt eine ganze Reihe von Vorschriften, welche monoton mit **וְיָדַבֵּר יְהוָה אֶל־מֹשֶׁה לֵאמֹר** eingeführt werden. An einer einzigen Stelle wird eine Erzählung eingefügt : Levitikus 24,10-23.

Die gemeinhin als « Fall des Gotteslästerers » benannte Passage läßt nichtdestotrotz eine ganze Reihe von Fragen offen, gerade auch was die Beziehung zwischen Erzählung und Gesetz angeht.

Die Erzählung über die Streitigkeiten des (Halb-)Israeliten und seine Steinigung bildet die Rahmenhandlung. An welcher Stelle deren erster Teil endet (V. 14 ; 15a oder 16), wird in der Forschung kontrovers diskutiert. Daß Vers 23 den zweiten Teil des Rahmens bildet, wird allgemein anerkannt.

Folgende Fragen stellen sich :

⊙ Nach der Beziehung von Gesetzestexten und Erzählungen :

Inwiefern sind Gesetze(sforderungen) integrativer Bestandteil von Erzählungen – bzw. umgekehrt ?

⊙ Nach der (adäquaten) Methode :

Sind historisch-kritische und narratologische Methode miteinander vereinbar oder schließen sie sich aus ? Wodurch wird die Wahl der Methode beeinflusst ?

David Bouvier, *Université de Lausanne* – 11h00

Comment une voix humaine peut-elle porter la parole de Dieu

En Grèce ancienne, dans une tradition représentée par l'Iliade mais qui est mise en question par l'Odyssée, l'aède tient son chant de la divinité. D'emblée, la parole poétique est donc placée sous le signe d'une inspiration religieuse qui garantit sa légitimité. À l'opposé, dans la tradition biblique, le livre de l'Exode dans l'Ancien Testament pose le problème du relais entre la parole de Dieu et la parole de l'homme. Lorsque Dieu attire Moïse près du buisson ardent pour l'inviter à rassembler les Anciens d'Israël et leur transmettre sa parole, Moïse s'effraie de cet ordre qui l'oblige à devenir porte-parole de Dieu : « Je t'en prie, Seigneur, je ne suis pas doué pour la parole, ni d'hier, ni d'avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur. J'ai la bouche lourde et la langue lourde » (4,10 ; cf. aussi 6,2). Comme dans le monde grec, il apparaît que la divinité évite de parler directement à l'ensemble des hommes et choisit un intermédiaire privilégié. Mais l'effroi de Moïse pose le problème du statut de cet intermédiaire et des ses compétences. Dans cette perspective, mon intention est de vérifier comment un texte comme l'Exode assume finalement le relais de la voix de Dieu et quels procédés narratifs sont mis en œuvre pour cela.

Atelier 2 : Neviim (Prophètes)

Vendredi 8 mars, 9h00-11h30, salle 2097

Yohanan Goldman, président, Université de Fribourg

Anton van der Lingen, Loppersum, Pays-Bas – 9h00

Structure des récits anciens dans les livres historiques (surtout dans les livres de Samuel)

Ma proposition concerne la structure des récits anciens dans les livres historiques. J'ai trouvé une structure claire et discernable dans plusieurs récits. Cette structure se présente, selon mon opinion, avec deux « moments principaux ». L'intrigue a été élaborée par le narrateur d'une telle façon qu'un schéma particulier se propose. Dans ces noyaux narratifs anciens on discerne : une introduction, qui prépare de plusieurs façons les moments principaux du récit suivant. Après un premier moment principal, qui consiste régulièrement en deux instants (préparation et dénouement), le narrateur poursuit son récit par le deuxième moment principal. Celui-ci se compose toujours d'une même forme schématique que le premier moment. Si, par exemple, le premier moment principal consiste en deux éléments narratifs, le deuxième moment en comporte deux également. Chaque récit se termine par une ou quelques remarques finales.

En me servant de plusieurs exemples de récits qui n'ont pas été trop abîmés par l'histoire de la rédaction, je démontre la façon de « travailler » de différents auteurs. Et j'en tire évidemment quelques conclusions en ce qui concerne la présentation des faits, plus ou moins historiques, et la construction d'une intrigue par les narrateurs.

Jesús Asurmendi, Institut catholique de Paris – 9h30

Élisée et la guerre

Le cycle d'Élisée offre un ensemble narratif très riche dont certains textes (2 R 5) ont provoqué l'intelligence des exégètes. En 2 R 3,4-27 l'analyse narrative peut se déployer avec une certaine aisance. Mais cette approche littéraire bute sur des obstacles importants et n'arrive pas à maîtriser la fin du récit. C'est là que 2 R 3,4-27 offre au chercheur un cas assez exceptionnel. En effet l'appel au secours de la méthode narrative/synchrone reçoit une première réponse de la boutique d'en face, de la diachronie dans la mesure où l'histoire apporte des informations capitales, avec des sources documentaires contrôlables. Il s'agit de la célèbre stèle de Moab. En effet, celle-ci recoupe le contexte général du récit mais également et surtout les derniers versets du texte, 2 R 3,25-27, ceux qui posent le plus de problèmes si l'on veut rester agrippé exclusivement à la narratologie.

Ceci est d'autant plus curieux que 2 R 3,25-27 n'ont pas de sens sans le reste du récit qui, d'un point de vue strictement narratif, pourrait se passer d'eux. Bel exemple de la nécessité souvent structurelle de la pluralité des méthodes.

Pierre Gibert, Faculté de théologie de Lyon – 10h00

Gédéon et l'art de se servir de ses trois mains, ou l'illusion narrative et le principe d'icône

L'épisode de l'attaque surprise par Gédéon et ses hommes d'un camp madiânite (Jg 7,16-20) suppose pour à la fois tenir une torche allumée, la couvrir d'un pot de terre puis briser le pot tout en sonnant du cor, au moins trois mains par soldat.

La solution habituelle à ce genre d'aporie est dans la détermination de traditions différentes et de couches rédactionnelles. Mais à partir de ces exemples extrêmes et paradoxaux est en fait soulevé le problème du rapport du narratif à la réalité à rendre.

L'élaboration de tels récits comme leur intégration dans des ensembles de projet historique incluant des récits parfaitement vraisemblables et cohérents, forcent à introduire ici le *principe d'icône* qui induit une double attitude.

Il s'agit d'abord, dans le récit et par le récit, de *créer une image*, une représentation qui fait sens en fonction de valeurs qui peuvent transcender le récit proprement dit.

En même temps, cette création manifeste une sorte d'indifférence ou d'insouciance par rapport à ce qu'on pourrait appeler ici une troisième dimension, celle qui fait la profondeur du champ narratif et permet ou interdit à la critique historique de se glisser, pour ainsi dire, derrière le décor.

Pierre Buis, Rome – 10h30

Les ruses du prophète de Béthel

1 Rois 13,1-32 est un récit complexe, d'allure folklorique, qui semble encombré d'éléments superflus. En réalité, c'est un récit très bien construit que présente le texte massorétique. C'est cette forme achevée du texte que je propose d'étudier.

Il faudra chercher comment les deux récits partiels de 1-10 et 11-32 sont liés. Il y a surtout à comprendre les actions du vieux prophète dont les objectifs ne sont pas évidents. La clé du récit est donné par le v. 2 qui semblerait une glose anachronique : il faut se reporter à 2 Rois 23,17.

Ce récit est écrit pour les lecteurs des Rois qui ont connu la ruine des deux royaumes israélites et doivent en tirer les leçons. Ces leçons incluent celles que voulait donner le récit lors de sa rédaction : affirmer l'autorité des prophètes et justifier la politique de Josias. Il y aura aussi à étudier les statuts des protagonistes (prophète et homme de Dieu) et les rôles des animaux.

Elena Di Pede, *Université catholique de Louvain-la-Neuve* – 11h00

Inversions temporelles dans le livre de Jérémie. Un exemple choisi dans les chapitres 32-45

Le livre de Jérémie en général, et en particulier la longue section en prose des chapitres 32-45 se présentent au lecteur moderne d'une manière déroutante : de nombreux retours en arrière et sauts en avant donnent l'impression d'un désordre et d'une confusion sans pareils.

Pour « corriger » ce désordre, de nombreux chercheurs, tout au long du siècle dernier, ont démonté et reconstruit le texte afin d'y rétablir un ordre chronologique qui restitue l'évolution de la vie du prophète. Cependant, d'une part, ces essais n'aboutissent pas à des résultats identiques et, d'autre part, ils ôtent au « récit » son sens et sa logique propre, celle que le narrateur veut lui donner en disposant le texte de la sorte, en fonction de sa stratégie de communication vis-à-vis du lecteur.

À travers deux exemples choisis dans les chapitres 32-45, c'est une étude de la temporalité de cette section en prose qui sera proposée, la temporalité étant au service de la logique narrative. Il s'agira de montrer comment le narrateur met la gestion du temps dans le récit au service de son message.

Atelier 3 : Ketouvim (Écrits)

Vendredi 8 mars, 15h00-17h00, salle 5021

Jesús Asurmendi, président, Institut catholique de Paris

Yohanan Goldman, Université de Fribourg – 15h00

Poésie et narrativité dans le contexte de la prière : l'exemple du Psaume 3

Le phénomène de la narrativité n'est pas limité au monde du récit biblique. On le trouve aussi bien dans des poèmes de sagesse qu'en de nombreux psaumes de crise (Brueggemann parlerait de psaumes de « désorientation ») dans lesquels les difficultés de la vie – conflits, maladies, terreurs... – sont racontées avec leur suite d'états et de transformations. D'autre part, le contexte de la prière ne limite pas le psalmiste à l'interpellation directe ou à l'invocation, mais lui permet au contraire de faire le récit de ce qui lui arrive, de ce qui l'a conduit à cet instant du psaume. À son tour le psaume peut devenir le récit de ce qui arrive pendant la prière et le psaume devient alors un récit à plusieurs niveaux qui raconte plus ou moins implicitement comment la narration a été source de transformation. Une forme de thérapie narrative.

Bien que la rhétorique formelle d'un psaume, son expression poétique, tende à rompre la forme narrative et à limiter celle-ci à de petites unités à l'intérieur du psaume, il y a grand intérêt à en interroger la dimension narrative. J'espère montrer la pertinence d'une telle approche à travers quelques remarques de narratologie sur le Ps 3.

Renzo Petraglio, Cugnasco, Suisse – 15h30

La crise et les différences dans l'histoire d'un couple. Tobit et Anna

Le livre de Tobit nous présente l'histoire complexe d'un couple. Pourquoi Tobit se marie-t-il et que représente pour lui sa femme ? Voilà la première question qui naît de la lecture du texte dans ses variantes. Dans l'histoire de ce couple, il y a aussi un conflit : une fidélité à Dieu portée jusqu'au scrupule pousse Tobit à ne pas croire à sa femme Anne et à avoir honte d'elle ! Il s'agit d'un moment tragique qui bouscule le mari et lui fait souhaiter sa propre mort.

Mais une crise n'est pas nécessairement une rupture définitive et l'homme, en pensant à son avenir, espère rester uni à sa femme ... tout au long de sa vie et aussi dans la mort, littéralement « dans un seul tombeau » avec elle.

Indépendamment de cet espoir, le livre nous montre un couple qui poursuit son chemin commun dans la différence. C'est ainsi que l'homme et la femme vivent différemment le moment du départ de leur fils Tobias. C'est toujours la différence qui permet à la femme et à l'homme de vivre, chacun à sa façon, l'attente harassante du retour de Tobias.

Malgré les incertitudes du texte grec et de ses variantes, le narrateur montre sa sympathie surtout pour le protagoniste masculin du couple, mais il sait aussi, parfois, être sensible à la solitude et à la fatigue de l'épouse, une femme qui trouve son chemin à elle pour affronter les moments durs de l'histoire du couple.

Michèle Bolli, *Lausanne* – 16h00

Créativité narrative et expression du sens. Éléments de dispositifs narratifs dans la tradition sapientiale biblique et construction du langage théologique

L'étude des Écrits ou livres sapientiaux (inclus dans le corpus biblique) m'a amenée à repérer des éléments de dispositifs narratifs. Ils sont souvent pris dans la forme de l'écriture, non décelables immédiatement, mais mis au jour par l'analyse. Ces éléments sont construits par l'auteur, puis relayés par l'instance narrative pour servir à dire le sens de manière semi-voilée (ce qui peut s'avérer nécessaire dans certains contextes sociopolitiques).

Je propose de parler ici de deux textes, fort connus : Job 28 et Pr 8 et d'étudier le mouvement de la narration comme élément du sens respectivement à partir d'une absence et à partir de l'arrivée d'un personnage et de son discours. Éléments qui renvoient de manière plus générale à la gestion de la temporalité et de la spatialité. Puis, de cerner la visée poétique de ces dispositifs pour le lecteur-la lectrice. Ces éléments (parmi d'autres) sont intéressants à repérer comme formes disponibles pour celles et ceux qui construisent le langage théologique aujourd'hui. Ce propos permettrait de souligner que les formes d'écriture et de logique des Écrits sapientiaux offrent (au moins) un double intérêt : celui des aspects de narrativité dont elles usent et celui de la visée du sens qu'elles mettent en œuvre. Ne faudrait-il pas qualifier leur perspective de cognitivo-spirituelle ?

Jean Emmanuel de Ena, *Rome* – 16h30

Qu'est-ce que le « sens d'un texte » ? Le conflit des interprétations sur le sens du Cantique

La réflexion herméneutique contemporaine (Heidegger, Bultmann, Gadamer, Ricœur) a remis en cause certaines évidences : le sens d'un texte est-il unique ou infini ? S'identifie-t-il au seul sens voulu à l'origine ou le texte a-t-il une autonomie de sens ? Le sens est-il dans l'objet textuel ou est-il construit par le sujet-lecteur ? L'expression « sens du texte » recouvrant des réalités fort diverses et contradictoires, nous proposons de distinguer entre *sens textuel* et *sens directionnel*. Le premier correspond à ce que l'on appelle aujourd'hui le sens littéral sans en recouvrir les ambiguïtés (*textual meaning* : Schneiders). Le second correspond à l'orientation, à la position herméneutique que tout interprète prend face à un texte compte tenu de sa précompréhension, de ses intérêts propres, de ceux de ses interlocuteurs, etc. Une troisième notion nécessaire pour rendre compte de la construction du « sens d'un texte » est celle de *cadre ou clôture du texte*. L'interprète doit être herméneutiquement conscient et justifier quel « cadre » il entend donner au texte. Le « sens du Ct » serait donc l'articulation entre son sens textuel originaire de poème d'amour humain en hébreu dans le cadre textuel de la poésie lyrique et ses sens directionnels successifs par l'élargissement à d'autres cadres : son sens sapientiel, vétéro-testamentaire, néo-testamentaire, mystique, psychanalytique, etc. Les interprétations homogènes au sens textuel seront des interprétations herméneutiquement légitimes, les autres sont des « surinterprétations » (U. Eco).

Atelier 4 : Marc

Vendredi 8 mars, 9h00-11h30, salle 5033

Élian Cuvillier, président, Institut protestant de théologie, Montpellier

Marie Céneç, Université de Genève – 9h00

L'entrée dans le monde du récit chez Mc et Jn : comparaison de Mc 1,1-13 et Jn,1 1-18

Les évangiles de Marc et de Jean invitent leurs lecteurs à adopter une autre compréhension de la réalité. Pour comprendre comment ils les incitent à reconsidérer leurs croyances, nous proposons de comparer l'entrée dans le monde du récit et sa mise en place au début (lieu littéraire dont l'enjeu pragmatique n'est plus à démontrer) des évangiles de Marc et de Jean.

Nous analyserons la manière selon laquelle est négocié le passage entre le monde réel et le monde du récit en Mc 1,1-13 et Jn 1,1-18 en comparant les traits principaux :

- de l'organisation du cadre spatio-temporel de Mc et de Jn,
- de la description du rôle du Baptiste, « personnage relais » posté au seuil de ces évangiles
- de la manière dont le dévoilement de l'identité du « Fils » est mise en intrigue.
- des rhétoriques narratives mises en œuvre en Jn 1,1-18 et Mc 1,1-13

La description des procédés narratifs utilisés dans ces évangiles pour faire entrer les lecteurs dans le monde du récit nous permettra de reposer la question du statut littéraire des 13 premiers versets de Mc. Après avoir tranché sur la question de son appartenance au genre du pré-discours, nous conclurons notre exposé sur l'enjeu pragmatique des textes comparés et en particulier sur le pouvoir de persuasion des conceptions théologiques sous-jacentes au prologue de Jn (1,1-18) et aux treize premiers versets de Mc.

Christophe Faivre, Beauvais – 9h30

Analyse narrative de la séquence du chemin. Mc 8,27- 10,52

Devant la question de l'inégale répartition des récits de miracles dans le plan de Marc, l'analyse narrative de la séquence du chemin apporte différents éléments au dossier mais soulève aussi d'autres questions.

Transition narrative entre Galilée et Jérusalem, chemin initiatique où alternent catéchèse sur le chemin et lieu d'intimité à la maison, la séquence vise une formation de l'« être disciple » et une conversion des relations humaines à travers une intrigue critiquant un groupe dont les limites seraient trop hermétiques. Ainsi, l'omniprésence des douze disciples dans leur lien à leur maître provoque une interrogation sur le statut des Douze : fidèles ou dépassés ? Récit résolument orienté vers le lecteur, le conduisant à suivre Jésus, à être proche de lui et à accueillir son enseignement pour devenir un parfait disciple à l'exemple de Bartimée, il l'invite aussi à relire et se réapproprier continuellement le récit, à faire appel à ses connaissances – la *story* concerne aussi l'*history* – et à reconnaître dans l'évangéliste, un porteur de la Parole.

Francis Grob, Strasbourg – 10h00

Marc, relecteur de la mort de Jésus

Partant de l'hypothèse de Kelber² sur la mise par écrit de l'évangile comme rupture avec la tradition orale, je constate que Marc a modifié cette tradition sur deux points au moins : il valorise la Galilée à l'encontre de Jérusalem ; il renonce au langage du messianisme.

Après la chute de Jérusalem, Marc prend ses distances par rapport à une tradition sur Jésus attachée à Jérusalem et au Temple. Il trouve l'amorce pour un renouveau du mouvement de Jésus dans les traditions galiléennes sur Jésus. Il introduit dans le récit de la mort de Jésus l'ordre de retourner en Galilée pour « y voir » le ressuscité (Mc 14,28 ; 16,7).

Après l'échec du messianisme zélote (et peut-être « chrétien », cf. Mc 13,6.21s), Marc présente un portrait de Jésus refusant le titre de Christ (Mc 8,27-33). Son message du Royaume de Dieu concerne la foule des petites gens ; il s'inspire de la tradition du désert et de l'égalitarisme prophétique (Mc 6,34-44). Il suscite l'organisation d'un peuple de Dieu sans Temple et sans roi, témoin de survie et de salut.

Son opposition à la religion du Temple et à ses caciques condamne Jésus au rejet et à la mort.

² W.H. Kelber, *Oral and Written Gospel*, Philadelphia, 1983.

Valérie Nicolet, *Université de Lausanne* – 10h30

Une analyse stratégique du récit de la Passion dans l'évangile de Marc

Le but de ce papier est de montrer que l'emploi d'une méthode venue des sciences dites dures, l'analyse stratégique, combinée à une lecture narrative du récit de la Passion dans l'évangile de Marc offre une meilleure compréhension des derniers chapitres de Marc. L'utilisation de la théorie des jeux permet d'analyser la pertinence de la stratégie que Dieu a employée dans ce que l'on pourrait appeler le « jeu » de la Passion. Dans mon travail, j'essaierai de voir si le choix de laisser mourir Jésus sur la croix était le meilleur choix que Dieu pouvait faire dans le but de se révéler. L'analyse narrative du récit de la Passion me sera d'une grande utilité pour établir quels sont les différents jeux, joueurs et préférences impliqués dans le récit de la Passion chez Marc.

Christian Grappe, *Université de Strasbourg* – 11h00

La gestion des personnages dans l'Évangile selon Marc

Il est largement reconnu que les disciples de Jésus font l'objet d'un traitement tel, dans l'*Évangile selon Marc*, qu'ils apparaissent comme des personnages à la fois prompts à suivre Jésus (1,18 ; 2,14) et réticents à l'idée que le chemin sur lequel Jésus les entraîne à sa suite passe par la Croix (8,27-33). Ils font ainsi figure de personnages ronds présents tout au long du macro-récit et s'offrent en premier lieu à l'identification du lecteur implicite, lui aussi conçu en conséquence comme un tel personnage rond. Cela dit, apparaissent aussi au fil du macro-récit, non plus de façon récurrente mais de manière ponctuelle, des personnages plats qui jouent le rôle de figures exemplaires. L'exemple de Bartimée est bien connu, qui vient, en conclusion de la séquence narrative du chemin (10,46-52), figurer le disciple désireux d'être arraché à sa condition aveugle, que sa foi sauve et qui « suit Jésus sur le chemin », alors que son homologue de Bethsaïda avait eu bien plus de peine à cheminer de la cécité à une vision claire (8,22-26). Parmi ces personnages exemplaires, il convient de placer aussi ceux dont Jésus approuve ou loue l'attitude. Ainsi, la femme syro-phénicienne (7,24-30), seul personnage à qui revient le dernier mot dans un dialogue avec lui, la veuve célébrée pour avoir su verser dans le tronc du trésor du Temple les deux leptes qui représentaient tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre (12,41-44), la femme qui, d'avance, a parfumé le corps du maître pour l'ensevelissement (14,3-9). S'y ajoute le jeune homme qui, au tombeau ouvert, proclame la bonne nouvelle de la résurrection et annonce aux femmes, qui pourtant vont faillir à transmettre le message aux disciples, que Jésus les précède en Galilée. Ce jeune homme, sorti de nulle part mais apparu une première fois dans le récit en 14,51-52 où il était le dernier à suivre Jésus avant de s'enfuir tout nu et de se retrouver vêtu de blanc au matin de Pâques, pourrait figurer l'initié nouvellement baptisé et offrir, avec les autres personnages évoqués précédemment, une figure d'identification susceptible d'étendre les contours du lecteur implicite à des gens d'ailleurs, par-delà les gens du dedans, que figurent les disciples, et ceux du dehors, qu'ils rejoindraient sans doute si Jésus ne faisait pas preuve envers eux de la même patience qu'envers l'aveugle de Bethsaïda.

Atelier 5 : Luc

Vendredi 8 mars, 10h00-12h00, salle 5021

Michel Berder, président, Institut catholique de Paris

Philippe Lefebvre, *Faculté de théologie d'Angers* – 10h00

Jésus et son « frère » Jean-Baptiste. Lc 1-2 et les récits de fratries

Les deux premiers chapitres de Lc sont d'une composition très complexe. Il me semble que les récits sont, entre autres buts, construits pour se réapproprier les histoires fraternelles que déploie la Genèse.

Un vieillard et sa femme stérile accompagnés d'une petite servante : d'un côté Abraham et Sara avec Agar ; de l'autre Zacharie et Élisabeth avec Marie. Des fils naissent dans l'un et l'autre cas : Ismaël et Isaac, Jean et Jésus. De multiples jeux de convergences et de réversibilités sont alors développés : le fils de la servante deviendrait-il le fils de la promesse ? La grossesse d'Élisabeth et de Marie reprend un motif de la grossesse de Rébecca : la mention de la vie intra-utérine. Jean et Jésus « rejouent » donc aussi la tumultueuse gémellité d'Ésaü et Jacob. Élisabeth, citant les paroles de Rachel, revisite l'expérience de cette femme : enfantant un premier fils, elle laisse espérer qu'un autre viendra. Jean et Jésus « deviennent » alors Joseph et Benjamin. Marie redit les paroles de Léa concernant Asher et fait de son fils, Jésus, le frère des fils de servantes. Anne, de la tribu d'Asher, viendra authentifier cette assimilation. On pourrait continuer, jusqu'à voir surgir dans la péricope des bergers les figures de Caïn et Abel.

Est-ce complète nouveauté du NT ? Réécriture purement « chrétienne » de l'histoire sainte ? Non. Lc s'inspire des Livres de Samuel qui déjà se réapproprient, pour la placer dans la sphère messianique, les antiques histoires de fraternité de la Genèse.

Jésus est présenté comme fils, mais aussi comme frère, solidaire de toute une histoire tribale, confronté en la personne de Jean aux difficultés de la relation de fratrie. Cela donne un poids supplémentaire à ce qu'on entend par incarnation et permet d'établir des intertextualités avec d'autres cultures où les mêmes histoires fleurissent. (L'exposé ne développera que quelques exemples.)

Hugh S. Pyper, *University of Leeds, United Kingdom* – 10h30

Jesus Reads the Scripture

In Luke 4 :16-30, we have a narrative where Jesus himself reads scripture and interprets narratives from the Hebrew Scriptures. This story forms a *mise en abyme* of narrative hermeneutics in Luke. What is striking about the passage is the weight it gives to silence and to untold stories. The central act of reading is itself problematised and effaced. Jesus opens the scroll at a passage which is not directly attested in any version of Isaiah known to us, and nowhere is it made explicit that he reads it aloud. Instead of spoken words, the effect of the reading is to generate silence in the synagogue. Jesus's words draw upon that silence and his telling of the stories of Elijah and Elisha focuses on the absence of Israel's starving and the leprosy. Again it is the lack of miraculous works and signs which takes effect in turning the crowd against Jesus. Drawing on David McCracken's analysis of the Kierkegaardian category of scandal in relation to the gospel text, this paper suggests that Luke brings to light the operation of a hermeneutics of the unsaid in this narrative. It is untold stories which biblical narrative reveals and which provoke its readers to expose themselves to judgement in their attempt to fill the narrative gaps. The paper concludes with some brief reflections on the implications of such a reading.

Louis Panier, *Université de Lyon* – 11h00

Récit et Figure : la construction du sens dans la parabole des Mines (Luc 19)

La mise en discours des récits réalise des agencements singuliers de grandeurs figuratives (acteurs, temps, espaces) dont les parcours construisent et manifestent des univers sémantiques. Nous tenterons de montrer des effets de cette construction du sens dans la *Parabole des Mines* (Luc 19) : son insertion dans le récit de Zachée, en réponse à l'interprétation hâtive des « spectateurs » de la scène lui confère une fonction argumentative. En proposant ce récit-parabole, Jésus diffère spatialement, temporellement et actoriellement, la manifestation du Royaume attendu : mais le nouage de deux intrigues, celle de la royauté cherchée au loin et celle des mines confiées ici aux serviteurs, construit une mise en parcours particulière de la figure des « mines » (différente de celle des « talents » chez Matthieu). On voudrait montrer comment la mise en discours de ce récit, le traitement du niveau figuratif, recatégorisent le tissu narratif des intrigues pour élaborer un univers sémantique, un modèle discursif, et une « théorie » de l'énonciation qui renvoie à l'acte de parole du narrateur de la parabole où la figure du « royaume » trouve finalement à être interprétée.

Sophie Reymond, *Lausanne* – 11h30

Une histoire sans fin – Luc 24,13-35

La finale de la narration (Luc 24,35) mentionne le 'récit' des disciples d'Emmaüs devant les « Onze et leurs compagnons » à Jérusalem : « ils racontèrent... ». Le « récit » nous est proposé comme une des formes visibles de l'invisible présence du Christ, avec la brûlure du cœur et la relation communautaire. Il est aussi, en tant qu'acte de mémoire biblique, un élément de maintien de la (re)connaissance.

Selon le texte, le récit des disciples comporte deux éléments : « ce qui s'est passé sur la route » et « comment Il s'est fait reconnaître à la fraction du pain ». En ce qui concerne le premier point, l'expression est si générale qu'elle nous conduit, à l'instar des disciples d'Emmaüs, à nous laisser interroger : Quoi donc ? Que raconter et comment, de « ce qui s'est passé sur la route » ? De la part du lecteur, des disciples ? À quelle responsabilité le narrateur nous appelle-t-il ? Dans quelle mesure nous indique-t-il dans la narration elle-même, les caractéristiques et les conditions de « l'art de raconter » (Aletti), qui font du récit, non la simple répétition d'un récit initial, mais justement une histoire sans fin ?

Atelier 6 : Actes

Samedi 9 mars, 9h00-11h00, salle 2097

Odile Flichy, présidente, Centre Sèvres

Michel Berder, *Institut catholique de Paris* – 9h30

Étude comparative du statut du personnage de Jésus dans l'évangile de Luc et dans le livre des Actes

Dans une approche narrative de l'ensemble constitué par l'évangile de Luc et les Actes des apôtres, un point d'observation privilégié est le statut du personnage de Jésus. Un certain nombre de traits peuvent être choisis pour faire apparaître à la fois les points communs et les différences entre les deux tomes de l'œuvre de Luc : la fréquence des mentions de Jésus, les actions qui lui sont attribuées, les titres qui lui sont donnés (par qui ? dans quelle situation narrative ?), ses relations avec d'autres acteurs, les thèmes ou figures qui se rapportent à lui explicitement ou implicitement (le nom, la parole, l'Esprit, l'Écriture...). La comparaison pourrait porter aussi sur certaines unités littéraires : les deux préfaces ; Jésus à Nazareth en Lc 4 et certaines scènes de prédication dans les Actes ; mort de Jésus et mort d'Étienne.

Une telle démarche (même présentée très rapidement) peut attirer l'attention sur des caractéristiques importantes de la construction du récit de Lc-Ac, notamment les rapports entre les deux tomes. On pourrait aussi relever quelques questions que traite dans un autre esprit l'exégèse historico-critique : place du kérygme apostolique dans l'élaboration de l'évangile, position du rédacteur par rapport à diverses questions christologiques.

Emmanuelle Steffek, *Université de Lausanne* – 10h00

Ce cher « cas » Corneille (Ac 10-11)

Traditionnellement, le récit de la rencontre entre Pierre et Corneille est considéré comme celui du baptême du premier païen ; Pierre, en Ac 11,1-18, puis en 15,5-21, semble devoir justifier le fait d'avoir baptisé un non-juif. Or, si l'on englobe cet épisode dans le macro-récit qui couvre les chapitres 8 à 15 des Actes, il devient évident que ce n'est pas l'agrégation de non-juifs dans la communauté qui pose problème, mais bien la transgression des lois de la Kashrout. Ni la prédication de Philippe aux Samaritains (Ac 8,5-25), ni le baptême de l'Éthiopien (Ac 8,26-40), ni même le fait que Pierre ait baptisé Corneille et sa maisonnée ne font l'objet d'une problématisation théologique, que ce soit en Ac 11,1-18 ou en 15,5-21. Par contre, l'importance du thème de la nourriture en 10-11 montre clairement que c'est précisément la transgression par Pierre des règles de pureté alimentaire, et, par extension, celles de la pureté rituelle, qui provoque le débat au sein de la communauté de Jérusalem.

Gérard Rossé, *Rome* – 10h30

Place « narrative » d'Ac 13-14 dans l'œuvre de Luc

Le thème proposé prend en considération Ac 13-14, le premier voyage missionnaire de Paul-Barnabé. L'intention n'est pas de s'arrêter à l'analyse narrative de chaque micro-récit, mais de mettre en lumière quelques aspects de la stratégie narrative de l'auteur sur l'ensemble de ces chapitres. L'approche narrative montrera qu'Ac 13-14, bien délimité, ne correspond cependant pas à la séquence narrative voulue par l'auteur. Elle s'efforcera aussi de suivre certains indices de la mise en récit placés dans le but d'aider le lecteur à comprendre l'enseignement propre de ces chapitres et à les situer en même temps comme une étape dans la continuité de l'œuvre ; une étape importante où le narrateur pose les jalons pour faire entrer le lecteur dans son propre point de vue exposé à la fin du livre.

Atelier 7 : Évangile de Jean

Vendredi 8 mars, 15h00-17h00, salle 2097

Jean-Marie Sevrin, président, Université catholique de Louvain-la-Neuve

Anne-Étienne Dambrine, *Versailles* – 15h00

« S'il y a progrès dans le récit, il est dans le dévoilement »

Cette phrase que Paul Beauchamp a écrite dans *l'Un et l'Autre Testament* (tome II, p. 51) est à l'origine de cet essai d'analyse narrative, sur la séquence 1,19–2,11 de l'évangile de Jean.

Après le Prologue de l'évangile, le récit commence dans une structure temporelle forte : de lendemain en lendemain, le récit se poursuit avec un « troisième jour » (2,1) qui introduit une structure symbolique du récit en sept jours. Cette dernière appelle un dévoilement, mais un manque de deux jours doit s'inscrire dans cette structure.

Si cela est exact, la tension narrative devrait pouvoir être portée par le schéma quinaire d'une intrigue de révélation où le manque de deux jours aurait un sens. Pour vérifier cette hypothèse, il faut donc lire chaque jour comme un micro-récit qui a sa structure propre et dégager la progression narrative passant d'un jour au suivant.

Jean-Philippe Kaefer, *Université de Liège* – 15h30

Analyse narrative de Jn 9,1-41 : comment la liberté conduit à l'exclusion puis à la lumière

À ma connaissance, seul J.W. Holleran (*ETL* 69 [1993] 5-26.354-382) a rédigé une analyse narrative de Jn 9,1-41. J'aimerais reprendre le travail sur la base d'une autre structure littéraire et en essayant de mieux faire découvrir le fil conducteur et l'intention générale du récit.

À mon avis, la délimitation traditionnelle en 9,1 ne s'impose pas car il est possible de remonter jusqu'en 8,56. À partir de là, je divise le texte selon la structure concentrique suivante : A = 8,56-9,4a/4b-7/8-12 ; B = 13-17 ; C = 18-23 ; B' = 24-34 ; A' = 35-36/37-38/39-41. En s'appuyant sur cette structure et sur la structure quinaire, l'analyse narrative que je propose fait découvrir, par l'observation des attitudes contrastées des principaux personnages envers Jésus (l'aveugle qui évolue vers la foi ; les Juifs/Pharisiens qui s'enferment dans la non-foi ; les parents qui ne se prononcent pas) et de leurs relations conflictuelles, comment le narrateur invite le lecteur à « saisir » ce paradoxe : celui de l'accès à la condition de disciple de Jésus d'un homme abandonné à lui-même et subissant la persécution ; et de voir comment le narrateur renvoie le lecteur à ses propres choix.

Yves-Marie Blanchard, *Institut catholique de Paris* – 16h00

L'énigme du Disciple bien-aimé dans la perspective de l'analyse narrative

Plutôt que de considérer les versets d'auto-désignation du Disciple à partir d'un intérêt historique (question : quel personnage se cache derrière l'énoncé ?), on essaiera, d'une part, d'étudier la portée sémantique de l'énoncé « le disciple que Jésus aimait », d'autre part d'en montrer la fonction pragmatique tant du point de vue de la qualification du sujet auteur que de la construction du sujet lecteur.

Andrianjatovo Rakotoharintsifa, *Faculté de théologie de Antananarivo, Madagascar*
– 16h30

Le don de la vie et la rhétorique de la mort en Jn 11. Une analyse narrative

Les commentateurs de Jn 11 n'ont pas manqué de souligner le fait que la décision de faire mourir Jésus tombe au moment même où il a redonné vie à Lazare. Il reste à fonder narrativement la raison de cette réaction et à établir la figure intolérable de Jésus qui émerge de cet épisode et qui va vers la mort. Dans un premier temps, nous situons cet épisode dans le cadre narratif du quatrième évangile ; ensuite, nous mettons en relief les rapports entre la vie et la mort dans cet épisode, dans la mesure où ils changent de significations pour chaque personnage ; enfin, nous dégageons la christologie narrative dont cet épisode est porteur. Ce travail mettra plus d'accent sur la rhétorique narrative de l'évangile johannique.

Atelier 8 : Lettres de Paul

Samedi 9 mars, 10h30-12h00, salle 2120

Andreas Dettwiler, président, Université de Neuchâtel

Régis Burnet, École Pratique des Hautes Études – 10h30

Le récit dans les lettres de Paul et dans les lettres pseudépigraphes

Il n'y a pas que les évangiles ou l'Apocalypse à présenter des récits dans la littérature néotestamentaire ! Les épîtres contiennent paradoxalement de nombreux récits (récit de voyage, récit de tribulations, etc.) En se focalisant sur quelques-uns de ces récits, nous aimerions distinguer entre leur fonction narrative et leur fonction épistolaire. Nous poserons les questions suivantes :

- les récits ont-ils seulement pour but d'accroître le prestige (comme on le dit partout) ou l'autorité de celui qui en est le protagoniste ou ont-ils une autre finalité épistolaire ?
- quel sens prennent-ils lorsqu'ils sont énoncés dans un pseudépigraphe (ce qui suppose une pseudépigraphie du personnage, pour ainsi dire) ?
- quel regard porter sur les typologies narratives opérées il y a une trentaine d'années par Funk puis par Zmijevski sur le récit épistolaire ?

Alain Gignac, Université de Montréal – 11h00

Intrigue et coup de théâtre. Deux reprises subversives du récit de l'Élection d'Israël en Rm 9 et Rm 11

À première vue, les lettres pauliniennes ne sont pas un lieu évident pour mettre à l'essai la narratologie. Toutefois, trois pistes pourraient être explorées : 1) la composante « narratio » de la rhétorique de Paul (dans la ligne de H. Betz) ; 2) le récit du salut qui serait à l'arrière-plan de l'argumentation des lettres (dans la ligne de R. Hays) ; 3) le récit construit par l'accumulation des citations et le jeu intertextuel.

J'entends aborder cette troisième piste en revisitant Rm 9–11. Beaucoup d'articles ont été écrits autour du thème des citations dans ces trois chapitres qui reprendraient les grandes lignes d'une histoire du salut (sic) ; j'ai moi-même analysé l'impact argumentatif du jeu intertextuel, dans mon livre *Juifs et chrétiens à l'école de Paul de Tarse. Enjeux identitaires et éthiques d'une lecture de Rm 9–11* (Médiaspaul, 1999). Mais les intuitions et concepts narratologiques n'ont jamais été appliqués à Rm 9–11 (à ma connaissance) : comment le narrateur met-il en scène les personnages d'une histoire bien connue pour créer une nouvelle intrigue ? quels sont les impacts théologiques de sa manière de raconter ?

Mon hypothèse de travail s'énonce ainsi : le narrateur paulinien raconte à deux reprises l'Élection d'Israël, d'abord autour de l'intrigue de l'appel (Rm 9), puis autour de l'intrigue de la jalousie (Rm 11), mais surprend finalement le narrataire par des « coups de théâtre » qui ne correspondent pas à l'issue attendue. De la sorte, le lecteur implicite – qu'il soit juif, judéo-chrétien ou pagano-chrétien, au Ier siècle – est conduit à une autocritique de sa conception de l'Élection. Le lecteur moderne est de même invité à déconstruire ses idées reçues sur l'identité chrétienne.

Corina Combet-Galland, Institut protestant de théologie, Paris – 11h30

L'intrigue amoureuse d'une ode à l'amour (1 Co 13)

On peut faire l'hypothèse que pour parler de l'amour, même sous une forme poétique qui brise et cristallise son argumentation sur les charismes à Corinthe, Paul invente l'intrigue narrative d'une rencontre amoureuse. Il risque la correspondance du dit et du dire. Son poème, comme le miroir qu'il évoque, où l'image se réfléchit, non sans décalage, encore énigmatique, esquisse la silhouette de deux figures et de leur relation, le « je » qui parle et Agapé qu'il montre venir à lui.

« Elle », l'inconnue, apparaît d'abord en creux comme ce qui manque à « je » pour qu'il puisse dire « je suis ». Puis elle surgit, souveraine, comme un sujet d'action à travers une série de quinze verbes. Enfin consentir à aimer ouvre à la temporalité, inscrit l'identité dans le temps de l'amour et conduit à l'ultime, au face à face.

L'intention théorique consiste à interroger le narratif par les limites, dans un texte non narratif. Cela devrait permettre d'en surprendre le surgissement et l'effacement, d'en mesurer les virtualités et les butées, de l'observer en ses nœuds avec d'autres configurations signifiantes, telles que la prosodie, les parcours figuratifs ou métaphoriques, etc.

Atelier 9 : Littérature chrétienne

Vendredi 8 mars, 15h30-17h30, salle 5033

Rémi Gounelle, président, Université de Lausanne

Agnès Bastit-Kalinowska, *Université de Metz* – 15h30

Interprétation du récit dans l'exégèse évangélique d'Irénée

Un grec cultivé du second siècle était sensible, non seulement aux procédés rhétoriques, mais aussi aux éléments constitutifs du récit.

Contrairement à la dispersion du centon homérique, l'organisation de la structure narrative épique sert de paradigme, pour Irénée, à la narrativité scripturaire, qui représente selon lui l'expression formelle de l'économie du salut. Une fois ce principe posé au livre I, de très nombreuses péripécies évangéliques se trouvent analysées et interprétées au cours des cinq livres de l'*Adversus Haereses*, depuis les pages du livre III (ch. 11 et 16) sur les *incipit* évangéliques jusqu'à l'étonnante interprétation de la scène du « lavement des pieds » (Jn 13,1-12), à la veille de la passion.

L'interprétation d'Irénée part parfois de l'exploitation d'éléments narratifs comme tels (initiale, sentence finale, ordre du récit, indications de temps et de lieu). Plus souvent, elle attire l'attention sur la narrativité du texte, par la violence maîtrisée qu'elle lui fait, en particulier en abordant l'action de la péripécie *in medias res*, pour en intégrer ensuite le moment premier. Une telle pratique correspond à la recherche de l'*ajkmhv* du récit, c'est-à-dire du point où la scène rapportée atteint, selon l'exégète, sa plus grande intensité dramatique ou son pouvoir de concentration maximale. À leur tour les péripécies évangéliques sont reliées et ordonnées à l'*ajkmhv* du récit évangélique tout entier, qui correspond à l'événement pascal.

On s'efforcera ici de donner quelques exemples de ces procédés, en s'interrogeant sur le type d'approche de la narrativité que suppose une telle pratique interprétative.

Isabelle Donegani, *Bex*, Jean Delorme, *Annecy* – 16h00
communication à deux voix alternées

Apocalypse de Jean : qui parle à qui ?

1. Position du problème

Tout n'est pas récit dans la Bible. Peut-on préciser la différence entre récit et non-récit ? L'Apocalypse est exemplaire à cet égard : riche en racontable et en phases narratives, elle ne s'organise pas dans son ensemble comme se déroule un récit. Mais en tant que discours narratif (discours raconté et discours racontant), le récit relève de la problématique du discours comme tel, de même que l'Apocalypse. Cette problématique est principalement celle de l'énonciation qui préside à l'articulation des éléments de la

langue (ou signifiants) pour en faire une unité globale de signification. Cette problématique rejoint celle de l'auteur et du lecteur implicites en narratologie.

2. Distinction des niveaux d'énonciation en *Apocalypse 1 à 3*

Nous relèverons dans ces chapitres les marques d'énonciation dans l'énoncé du texte : – acteurs et actes d'énonciation représentés dans le texte ; – indices d'énonciation (« Je – ici – maintenant ») dans le texte, même sans représentation d'acteurs d'énonciation.

Et nous poserons la question de l'énonciation impliquée par l'organisation du texte lui-même.

3. Position de questions plus globales concernant l'*Apocalypse* comme en-semble et la méthode.

Catherine Paupert, Paris – 17h00

Histoire d'un récit : le Chemin de la Croix

Le « Chemin de la Croix » omniprésent dans les églises, chapelles, lieux de pèlerinages est le récit en images de la montée au Calvaire, de la Crucifixion et de l'ensevelissement du Christ où les éléments évangéliques sont étroitement mêlés à des traditions apocryphes. Comment ce récit nouveau s'est-il formé ? Comment a-t-il pu obtenir un tel statut dans l'Église Romaine ? Au départ, trois composantes : les récits évangéliques, les « lieux saints », la pratique des pèlerinages et son évolution.

De nombreuses attestations de « pèlerinages » existent dès le IV^{ème} siècle dans tous les « lieux saints », mais le Saint-Sépulcre, lieu de la mort et de la Résurrection du Christ, en est le point culminant absolu. Jusqu'à la fin du X^{ème} siècle, la pratique se maintient malgré l'islam et les violences sporadiques, grâce aux rapports diplomatiques Orient/Occident. À cause des persécutions et de la dégradation de ces rapports, vient le temps des Croisades et des royaumes latins. La mort de Saint Louis (1270) marque la fin des unes et des autres.

Au XIV^{ème} siècle naît la « devotio moderna », dont la figure emblématique est Jan Pascha, avec ses « pèlerinages spirituels ». Par ailleurs, les franciscains, de retour de Terre Sainte, transplantent les « lieux saints » comme à Varallo (Sacro Monte) par exemple. Mais ils reculent devant le succès de la piété doloriste ; le Crucifix remplace le Sépulcre. Aux éléments du pèlerinage traditionnel se mêlent les « visions » (jusqu'à 31 chutes du Christ). Puis naissance de la « Via Dolorosa » : elle aboutira peu à peu aux 14 stations classiques qui forment un récit cohérent et recevra l'aval du magistère romain à la fin du XVIII^{ème} siècle. Lié aux lieux saints et au voyage, le récit s'en dégagera, non sans avoir, à son tour, engendré une autre pratique. Cette pratique vivante du Chemin de la Croix n'est fondée sur aucun texte et n'en a suscité aucun.

ATELIERS

Atelier 1 **Tora (Pentateuque)** (Présidence : Albert de Pury)

D. Nocquet : La mort des grands personnages dans le Pentateuque
 T. Naef : Das Neben- und Ineinander von Erzählung und Gesetz (Lv 24,10-23)
 D. Bouvier : Comment une voix humaine peut-elle porter la parole de Dieu

Atelier 2 **Neviim (Prophètes)** (Présidence : Yohanan Goldman)

A. van der Lingen : Structure des récits anciens dans les livres historiques (livres de Samuel)
 J. Asurmendi : Elisée et la guerre
 P. Buis : Les ruses du prophète de Béthel
 E. Di Pede : Inversions temporelles dans le livre de Jérémie. Un exemple choisi dans les chapitres 32-45
 P. Gibert : Gédéon et l'art de se servir de ses trois mains (Jg 7,16-20)

Atelier 3 **Ketouvim (Écrits)** (Présidence : Jesús Asurmendi)

M. Bolli : Créativité narrative et expression du sens
 R. Petraglio : La crise et les différences dans l'histoire d'un couple. Tobit et Anna
 Y. Goldman : Poésie et narrativité dans le contexte de la prière : l'exemple du Psaume 3
 J. E. de Ena : Qu'est-ce que le "sens d'un texte" ? Le conflit des interprétations du Cantique

Atelier 4 **Marc** (Présidence : Elian Cuvillier)

F. Grob : Marc, relecteur de la mort de Jésus
 Ch. Faivre : Analyse narrative de la séquence du chemin. Mc 8,27-10,52
 V. Nicolet : Une analyse stratégique du récit de la passion dans l'évangile de Marc
 M. Céneç : L'entrée dans le monde du récit chez Mc et Jn : comparaison de Mc 1,1-13 et Jn,1 1-18
 Ch. Grappe : La gestion des personnages dans l'Évangile selon Marc

Atelier 5 **Luc** (Présidence : Michel Berder)

S. Reymond : Une histoire sans fin – Luc 24,13-35
 L. Panier : Récit et Figure : la construction du sens dans la parabole des Mines (Luc 19)
 H. S. Pyper : Jesus Reads the Scripture
 Ph. Lefebvre : Jésus et son "frère" Jean-Baptiste. Lc 1-2 et les récits de fratries

Atelier 6 **Actes** (Présidence : Odile Flichy)

D. R. MacDonald : The Use of Homeric Topoi in the Composition of the Acts of the Apostles
 G. Rossé : Place "narrative" d'Ac 13-14 dans l'oeuvre de Luc
 M. Berder : Étude comparative du statut du personnage de Jésus en Lc et Ac
 E. Steffek : Ce cher cas Corneille (Ac 10)

Atelier 7 **Évangile de Jean** (Présidence : Jean-Marie Sevrin)

Y.-M. Blanchard : L'énigme du Disciple bien-aimé dans la perspective de l'analyse narrative
 A. Rakotoharintsifa : Le don de la vie et la rhétorique de la mort en Jn 11. Une analyse narrative
 Sr A.-E. Dambrine : «S'il y a progrès dans le récit, il est dans le dévoilement»
 J.-Ph. Kaefer : Analyse narrative de Jn 9,1-41 : comment la liberté conduit à l'exclusion puis à la lumière

Atelier 8 **Lettres de Paul** (Présidence : Andreas Dettwiler)

R. Burnet : Le récit dans les lettres de Paul et dans les lettres pseudépigraphes
 A. Gignac : Deux reprises subversives du récit de l'Élection d'Israël en Rm 9 et 11
 C. Combet-Galland : L'intrigue amoureuse d'une ode à l'amour (1 Co 13)

Atelier 9 **Littérature chrétienne (divers)** (Présidence : Rémi Gounelle)

A. Bastit-Kalinowska : Interprétation du récit dans l'exégèse évangélique d'Irénée
 J. Delorme / I. Donegani : Apocalypse de Jean : qui parle à qui ?

SÉMINAIRES

Séminaire 1 **Fiction et historiographie dans l'Ancien Testament** (Présidence : André Wénin)

P. Gibert : Fictions, "objets de légendes" (dictons ...) et propos historien en 1 S 8-10
 J. Vermeylen : Quand David épargne deux fois Saül (1 S 24 et 26)
 A. Wénin : Le rôle de la fiction dans l'histoire de David (2 S 12)
 J.-M. Carrière : La révolte d'Absalom : intrigue et intention historique

Séminaire 2 **Analyse narrative et histoire des textes** (Présidence : Jean-Daniel Macchi)

O. Artus : Enjeux historico-critiques d'une analyse narrative du cycle de Jacob
 T. Römer : La thématique de l'Exode dans les récits patriarcaux
 Ch. Nihan : L'historiographie sacerdotale, comme réplique au récit deutéronomiste des origines
 A. de Pury : La Visite de la Reine de Saba (1 Rois 10,1-13; 2 Chroniques 9,1-12)
 J.-D. Macchi : Les livres d'Esther. Évaluation littéraire et approche narrative

Séminaire 3 **Le narrateur dans tous ses états** (Présidence : Jean-Pierre Sonnet)

J.-P. Sonnet : Le modèle de la narration omnisciente est-il encore crédible dans notre (post)-modernité ?
 J.-L. Ska : Un narrateur ou des narrateurs ?
 F. Mies : La «vie antérieure» de Job : Jb 1,1-5 et Jb 29-31
 P. Létourneau : Le narrateur-témoin de l'évangile johannique

Séminaire 4 **Commencer un évangile** (Présidence : Camille Focant)

J. Miler : Au seuil de la rencontre d'Israël et des nations
 C. Focant : Nature et limites du prologue de l'évangile de Marc
 Y. Bourquin : Polyvalence marcienne et fonction du prologue
 P. Létourneau : Quand la Parole devient récit, et vice-versa
 J.-M. Sevrin : Prologue et ouverture du quatrième évangile

Séminaire 5 **Discours et récit en Luc-Actes** (Présidence : Daniel Marguerat)

D. Gerber : Le Magnificat, le Benedictus, le Gloria et le Nunc dimittis
 C. Clivaz : Quand le récit fait parler le discours : les interactions entre discours et récit en Luc 22,1-62
 O. Flichy : Histoire racontée, parole rapportée : les trois récits de la conversion de Paul
 D. Marguerat : Le discours, lieu de (re)lecture du récit (Ac 2 et 26)

Séminaire 6 **Des récits engendrant d'autres récits** (Présidence : Jean-Daniel Kaestli)

J.-L. Déclais : La guerre de Zarh l'Indien contre Asa, roi de Jérusalem
 P. Piovanelli : D'un récit de la Passion à l'autre
 R. Gounelle : Évangile de Nicodème et évangiles canoniques
 F. Amsler : Les Reconnaissances du Pseudo-Clément comme catéchèse romanesque

Séminaire 7 **Des récits comme théo-logie** (Présidence : Elisabeth Parmentier)

M. Millet : L'articulation identification-appropriation
 R. Gossin : Raconter un non-récit
 P. Prigent : L'exégèse narrative, providence du conteur
 F. Brossier : Analyse narrative et catéchèse
 E. Parmentier : Raconter le péché à la lumière de la grâce